

Marilyse Trécourt



WISE LA LUNE
ET AU-DELÀ!



● Roman
EYROLLES



Estelle a 39 ans et, en apparence, tout pour être heureuse. Pourtant, elle rêve d'une vie plus belle dans laquelle son mari ferait attention à elle, son fils travaillerait à l'école et son chef de service reconnaîtrait sa vraie valeur.

Lors d'une insomnie provoquée par les ronflements de son conjoint, Estelle googlise « changer de vie ». Elle tombe sur un article, inspiré par la loi d'attraction, d'après lequel il suffirait de visualiser ce que l'on souhaite et de l'écrire. Sans y croire une seconde, elle formule son vœu : « je souhaite avoir un mari beau, charmeur, attentionné, comme Brad Pitt ».

Le lendemain matin, quand Brad se réveille à ses côtés, Estelle découvre qu'elle a souscrit, bien malgré elle, à un programme de réalisation de rêves. Se prenant au jeu, elle émettra un ensemble de souhaits pour transformer sa vie. Mais, alors que tout change autour d'elle selon ses désirs les plus fantasques, Estelle se sent toujours insatisfaite... À quoi tient donc le bonheur ?



© Yves Colas

***Marilyse Trécourt** se dit atteinte du syndrome d'Amélie Poulain, qui consiste à essayer de rendre heureux tous ceux qui l'entourent. Il l'a incitée à écrire ce roman pour répondre aux attentes des amateurs d'émotions, d'humour, de romance, de suspense et de développement personnel, mais aussi de tous ceux qui rêvent d'une vie meilleure.*



www.editions-eyrolles.com
Groupe Eyrolles | Diffusion Geodif

Illustration de Camille Baudoin d'après © Sniegirova Mariia/Shutterstock,
© Stone36/Shutterstock, © yanik88/Shutterstock, © Farferros/Shutterstock,
© Daniel Fung/Shutterstock, © rvika/Shutterstock
Creation Studio Eyrolles © Editions Eyrolles

Code éditeur : 656949
ISBN : 978-2-212-56949-0

Vise la lune et au-delà!

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Agnès Marot

Composé par Soft Office

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-56949-0

MARILYSE TRÉCOURT

Vise la lune et au-delà !

● Roman
EYROLLES

1

— **L**ucie ? Tu es là ? Il faut vraiment que tu m'aides. Je ne sais pas comment, mais... J'ai besoin de ton énergie, de ta force, de ton culot. J'étouffe. Cette vie ne me convient plus, il me faut du changement, de l'air frais. Par où commencer ?

Le visage de Lucie me regarde avec son sourire désarmant sur la photo écornée. Ce visage tellement semblable au mien qu'un inconnu pourrait s'y méprendre.

Le parc est désert à cette heure-ci, comme d'habitude. Les balançoires et les tourniquets attendent sagement, stoïques, l'arrivée de la horde d'enfants hystériques qui déferlera après l'école, si la pluie consent à aller voir ailleurs. On n'entend que le bruit des voitures qui descendent l'avenue et les gouttes qui s'écrasent sur mon parapluie.

Je viens parfois ici, tôt le matin, avant d'aller travailler. Ça m'apaise. Je peux parler à voix haute, lâcher tout ce que j'ai sur le cœur et même pleurer si j'en ai envie. Et elle, elle m'écoute, le visage éternellement souriant, sans jamais m'interrompre. L'espace de quelques minutes, je peux être moi-même et exprimer mes doutes.

— Alors, tu ferais quoi à ma place ?

Je l'entends ricaner d'ici. *« Oh, arrête de te plaindre, ça n'a jamais fait avancer les choses. Si cette vie t'ennuie, changes-en ! »*

Mais je ne suis pas elle. Je n'ai pas son courage.

Je range la photo dans mon sac à main, calant tant bien que mal le manche de mon parapluie contre mon cou. L'eau glacée en profite pour s'y infiltrer. Mes bottines sont détrempées.

Lucie a de la chance, elle est à l'abri, là où elle est. Mais j'en ai encore plus qu'elle, pour une fois. Moi, je suis en vie. Du moins, je survis. Je suppose que ce n'est déjà pas si mal.

2

En refermant la portière de ma voiture, je me glisse dans le corps d'Estelle-qui-va-bien. « Estelle ? Elle va bien ! » C'est ce que les gens pourraient répondre à mon sujet. J'accroche un sourire sur mon visage, et c'est parti !

J'arrive à la banque avec dix-neuf minutes de retard – merci les embouteillages. Maudite pluie ! Dès que le temps s'humidifie, non seulement les voitures s'agglutinent et pourrissent mon emploi du temps (et mon humeur) mais de plus, mes cheveux estiment d'un commun accord avec eux-mêmes que c'est leur heure de gloire. Comme si cette humidité les autorisait à s'exprimer à leur guise en dépit de toute considération esthétique, et à se transformer en d'horribles petites queues de cochon. Je relève rapidement ma tignasse en un vague chignon, pour éviter de me faire plaquer au sol par le vigile de ma boîte. Une femme me tient la porte d'entrée. Susie. Manquait plus qu'elle. Il me reste deux mètres pour recomposer un sourire hypocrite sur mon visage.

— Salut, ma beeeelle ! me lance-t-elle en me claquant la bise. Oh, c'est amusant, tu t'es fait un palmier sur la tête ? Tu voulais te rajeunir ?

Voilà, en trois phrases, vous avez une idée de qui est Susie. Elle se fait passer pour votre meilleure amie avec ses petites salutations suintantes de douceur et vous poignarde aussitôt dans le dos avec une pique assassine, formulée comme la blague la plus drôle du monde.

— Oh non, je les ai attachés comme ça, à la va-vite, à cause de la pluie.

Sans attendre sa réponse, je lui tourne le dos et fonce dans mon bureau, mon imperméable dégoulinant toujours sur le dos. Vite, allumer mon ordinateur avant que mon chef ne découvre mon retard.

Au même moment, mon portable sonne, affichant le visage de Lucas. Je décroche en soupirant.

— Maman ? Je ne trouve pas mes clés.

— Premier tiroir de la commode de l'entrée. Tu ne commences pas à 8 heures ?

— Si, pourquoi ?

— Parce qu'il est 8 h 25 !

— Ah bon ? Je n'ai pas vu l'heure passer.

— Lucas ! Dépêche-toi d'y aller !

Stéphane, le chef du service marketing, fait une entrée fracassante dans mon bureau. Raccrochant précipitamment, je me promets de poursuivre cette conversation avec mon tête en l'air de fils plus tard, et m'évertue à prendre un air absorbé devant mon ordinateur. Il s'approche et écrase ma main dans la sienne.

— Bonjour, Estelle.

— Bonjour ! Je suis justement dans les budgets.

Il se penche et jette un regard perplexe sur mon fond d'écran où mon mari, mon fils et mon chien Mojito, un petit bouledogue français tout noir et parfaitement horripilant, nous regardent en souriant. J'ouvre un onglet au hasard pour cacher mon trouble. Une publicité de croquettes pour chiens. Stéphane lève un sourcil circonspect.

— Enfin, j'y réfléchissais, plutôt, dis-je en bafouillant. Je vous apporte un café ?

— Serré. Et envoyez-moi le compte rendu de la réunion d’hier.

Pas un « Merci, vous êtes bien aimable » ou un « Si vous avez le temps, malgré votre quantité de travail colossale, un travail pour le moins admirable d’ailleurs ».

Il sort de mon bureau ; j’en profite pour retirer mon trench trempé. Qu’est-ce qu’il va penser de moi, encore ?

On est deux dans son équipe : moi, l’assistante marketing, et Kévin, le *CRM analytics manager* (ne me demandez pas, je n’ai toujours pas compris ce que ça voulait dire). C’est le petit jeune du service, vingt-cinq ans à peine et très sympa. Toujours tiré à quatre épingles, il collectionnait les petites copines jusqu’à ce qu’il décide de se caser pour de bon avec la femme de sa vie, Joyce, il y a trois semaines. Alors que je dépose, toute dépitée, son café à Stéphane, Kévin arrive à ma rescousse dans le bureau, un grand sourire aux lèvres et un sachet à la main.

— Oh non, t’as pas fait ça ?

— Quoi donc ? me demande-t-il avec son air angélique.

— Là, dans le sachet, c’est quoi ?

— Bah, des viennoiseries !

— Kévin ! C’est à cause de toi que je ressemble à une *mamma* italienne !

— Plains-toi ! Grâce à moi, tu ressembles à Monica Bellucci.

— C’est ça, moque-toi... Comment va Joyce ?

— Super ! Je lui ai donné la clé de mon appart hier soir...

— Non ! Déjà ? Enfin, je veux dire, c’est super ! Je te souhaite d’être vraiment heureux avec elle. Tu n’as pas pris de pain aux raisins ?

Mon téléphone portable sonne de nouveau, coupant court à la conversation. Cette fois, c’est mon mari. Je soupire de plus belle.

— Qu'est-ce qui se passe, Richard ?

— Je suis repassé à la maison pour récupérer mon portable et j'ai trouvé Lucas en train de jouer aux jeux vidéo. C'est normal ?

— Non, bien sûr que ce n'est pas normal ! Il était en retard ce matin mais je lui ai dit d'aller en classe quand même.

Dans le combiné, j'entends mon fils se justifier :

— J'avais peur de me faire coller par Hitler !

Hitler, c'est le proviseur du lycée, qui doit son surnom à sa sévérité et à la petite moustache ridicule qu'il arbore depuis toujours. Je soupire une fois de plus, déjà épuisée, et demande à Richard de conduire Lucas au lycée avant de me plonger enfin dans mon travail.

Un travail qui ne me passionne pas plus que ça, à vrai dire, mais qui a le mérite de faire défiler la journée en un clin d'œil.

18 h 30. Je rentre enfin chez moi. Il ne pleut plus, mais les embouteillages embouteillent toujours les routes. Mon estomac crie famine à cause de la cafétéria du boulot qui ne propose que des plats baignant dans la mayonnaise alors que je suis au régime (un régime très personnel fluctuant au gré de mes humeurs), je suis exténuée et je n'ai qu'une envie : me rouler dans la couette pour oublier cette journée atroce. Pourtant, quand je pense à ce qui m'attend en rentrant, j'ai presque envie de repartir travailler. Inciter Lucas à faire ses devoirs pendant qu'il répète toutes les cinq minutes « Quand est-ce qu'on mange ? J'ai les crocs ! », endurer les états d'âme de Richard qui ne supporte plus ce con-de-Durand (alias son chef des ventes) et réparer la énième bêtise de Mojito... Les larmes me brouillent la vue et un sentiment de vide abyssal s'empare de moi.

Agacée, je chasse mes larmes d'un geste sec. *L'important, c'est que nous soyons tous en bonne santé. La famille passe avant tout et la mienne est formidable.*

Je prends le temps de retrouver la Estelle-qui-va-bien, me convaincs que la soirée me réserve peut-être de bonnes surprises, et j'ouvre la porte de l'appartement.

3

— **L**ucas, c'est bon, tes devoirs sont faits ?
— Ouais, t'inquiète ! me répond-il sans même détourner le regard de la télé où de jeunes gens en maillots de bain taillant objectivement trop petit s'engueulent au bord d'une piscine. On mange quoi ?

— Je ne sais pas encore...

— On pourrait manger un truc bon ?

— Pourquoi ? D'habitude, c'est pas bon, ce que je te fais ?

— Si, mais tu vois ce que je veux dire..., me répond-il en caressant Mojito qui vient de sauter sur ses genoux.

On va faire comme si.

— Et toi, ça va, mamounette ?

— Ça peut aller, mon grand. Merci.

Lucas est un fainéant, incontestablement, mais il sait aussi être adorable, voire câlin (à ses heures) et je ne me lasse pas de discuter avec lui de ses copains, de ses petites copines, et de questions philosophiques du genre « Si un poisson mange un autre poisson, tu crois qu'il peut s'étrangler avec une arête ? ».

Je lui souris et passe dans la salle de bains pour sortir le linge de la machine à laver. Douze tee-shirts à Lucas, cinquante-trois chaussettes à Lucas, quatre jeans à Lucas, dix caleçons à Lucas et deux pulls à Richard. Rien à moi. Il n'y avait plus de place

dans la machine. De retour dans la cuisine, je sors la vaisselle du lave-vaisselle et le remplis avec la sale.

Un bruit étrange me parvient du couloir. Une sorte de grognement doublé d'un halètement asthmatique. Soudain gagnée par un mauvais pressentiment, j'avance sur la pointe des pieds... C'est Mojito ! Il s'amuse à mordiller un tas de chaussettes qu'il disperse dans tous les coins. Les cinquante-trois chaussettes que je viens d'étendre se retrouvent à présent recouvertes de bave... Si je les remets dans la corbeille à linge sale, Lucas va encore se plaindre qu'il n'a plus de chaussettes propres ; je décide donc de la jouer finaude et de replacer les chaussettes baveuses sur l'étendoir, comme si de rien n'était. Il y a fort à parier que Lucas ne se rendra compte de rien.

Richard arrive et lance ses chaussures et sa mallette à travers le salon.

— Salut, poupoune ! me crie-t-il. On mange quoi ?

— Je ne sais pas encore. Pas eu le temps de regarder. Tu as passé une bonne journée ?

— Oh, m'en parle pas ! Ce con-de-Durand nous en a encore sorti une bien bonne, tu ne devineras jamais !

Je ne supporte plus de l'entendre se plaindre de ce « con-de-Durand », qui lui fixe des objectifs « de dingo », qui ne lui lâche jamais « la grappe » et qui le presse « comme un citron ». S'il en a marre de son boulot, il n'a qu'à essayer d'en changer !

« Et toi, tu fais quoi au juste, ma grande ? »

Tiens, revoilà Lucie. Ou peut-être est-ce juste ma conscience, celle qui s'évertue à me montrer tout ce que je fais de travers et tout ce que je n'ai pas le courage d'accomplir.

— Et alors, je lui ai dit qu'il pouvait aller se faire voir, avec ses objectifs de dingo !

— Tu lui as vraiment dit ça ? je demande, par automatisme.

— Ouais ! Bien sûr ! Mais ce con-là est sourd comme un pot, je ne suis même pas sûr qu'il ait entendu. Et toi, tu as passé une bonne journée ?

— Stéphane aussi a été très pénible, aujourd'hui. Il m'a fait refaire deux fois le compte rendu de la réunion et m'a demandé de finaliser les projections budgétaires de l'année prochaine en moins de vingt-quatre heures ! Tu te rends compte ?

— Ouais, il abuse ! Tu ne devrais pas te laisser faire, poupoune. On mange quoi ?

Direction la cuisine pour préparer le repas. Le frigo est presque vide, je n'ai pas eu le temps d'aller faire des courses. Pâtes carbonara et salade verte, c'est le mieux que je puisse faire dans ces circonstances. Mes hommes engloutissent leurs pâtes à toute vitesse, sans même se demander si c'est bon, sans même penser à me le dire.

— Tu manges pas ? me demande Richard.

— Je n'ai pas très faim ce soir, je suis un peu...

— Je peux finir le plat alors ?

— Oui.

Je devrais reparler de l'incident de ce matin, du fait que Lucas s'autorise à rater des heures de cours, de son absence de maturité et de sérieux, mais aussi du manque d'initiative de son père qui aurait pu régler la situation tout seul, sans me déranger sur mon lieu de travail. Je devrais, mais je n'en ai pas le courage. Pas ce soir. Je n'ai qu'une envie : me plonger dans un bain chaud et regarder un bon film. *Love Actually*, par exemple...

Après avoir débarrassé, je rejoins Richard sur le canapé et pose ma tête sur son épaule. Il regarde le journal télé.

— Il faudrait sortir Mojito.

— Oh, j'ai pas la force, ce soir, je suis tellement crevé que j'en ai des vertiges. Je dois couvrir un sale truc. Vraiment, je ne le sens pas, là.

— C'est toujours la même chose. Moi aussi, je suis crevée.

— Je sais, poupoune. J'irai la prochaine fois, promis.

Comme s'il avait suivi notre conversation, Mojito se pointe et pose sa petite tête baveuse sur mon genou, m'implorant de ses grands yeux noirs. Je capitule, consciente que cette bataille est perdue d'avance.

— T'as gagné, boule de poils !

Je remets mon imperméable et attrape mon parapluie et sa laisse. Les rues sont désertes, plongées dans une obscurité perturbée par les phares des voitures et les lumières provenant des habitations. J'aime bien regarder chez les gens, la nuit, sans qu'ils s'en aperçoivent. Je m'amuse à imaginer ce qu'ils se disent pendant le repas, leurs blagues, leurs gestes tendres, les histoires que les mamans racontent à leurs enfants en les bordant dans leur lit...

Ah, si Lola m'entendait ! Elle répète tout le temps qu'il ne faut pas subir nos vies. Lola, c'est mon amie d'enfance. Avec Lucie, on était comme les trois doigts d'une main, même si j'étais beaucoup plus timide et réservée qu'elles deux. Lola se moque éperdument du regard des autres. Elle cherche à se plaire avant tout, à être bien avec elle-même et ça la rend terriblement attirante. Un concept qui m'est totalement étranger.

Assise sur un banc mouillé, je sors mon téléphone et compose son numéro dans l'espoir qu'elle saura me remonter le moral. Répondeur.

— Salut, Lola, c'est Stella. Je voulais avoir de tes nouvelles. Pense à m'appeler quand tu auras le temps, OK ? Bisous !

Lola m'a toujours appelée Stella, il paraît que c'est plus « fun » qu'Estelle. C'est aussi elle qui m'a suggéré le nom de mon chien : d'après elle, lors de nos soirées filles, je deviens aussi excitée que lui dès mon premier mojito. N'importe quoi ! Tu ne peux plus chanter du Luis Mariano, ni faire rigoler les serveurs sans passer pour une folle, maintenant.

Quand Mojito a terminé sa petite affaire, il se tourne vers moi, visiblement fier de lui. « Bon, on y va ou quoi ? » m'interroge-t-il du regard. Le vent se lève et s'engouffre sous mon parapluie pour l'emporter trois mètres plus loin. Mon bouledogue court aussi vite que ses petites pattes le lui permettent pour me le rapporter, comme s'il s'agissait d'un jeu. Il me le tend mais c'est trop tard, je suis complètement trempée. Je pose le parapluie à côté de moi sur le banc et regarde les voitures passer sans faire attention à moi, ni à mon visage ruisselant de pluie. De pluie et de larmes. Que je ne parviens plus à endiguer. Le barrage a cédé. C'est trop tard.

Mon chien grimpe sur le banc et blottit son corps trempé contre le mien.

— Tu vois, toi, c'est facile, je sais qui tu es, dis-je à mon toutou tout mouillé. Un chien. Moi, je n'en sais rien. Je sais juste qui je suis par rapport aux autres : la mère dévouée d'un adolescent glandeur, l'épouse tout aussi dévouée d'un mari qui ne me voit même plus et l'assistante beaucoup trop dévouée d'un chefillon tyrannique. Mais toute seule, je suis qui ? J'ai l'impression d'être une coquille vide. Une coquille mal coiffée, en plus.

Mojito me fixe avec ses billes noires, aussi muet que d'habitude.

— Oh, Lucie, j'ai besoin de toi, faut vraiment que tu me donnes un coup de main !

Le silence nocturne me répond. Je me sens plus seule que jamais.

4

Au beau milieu de la nuit, un bruit épouvantable me réveille en sursaut : Richard ronfle tel un orignal enragé. Comme toutes les nuits. Et, comme toutes les nuits, ses ronflements ont raison de mon sommeil sous somnifères. Les yeux bouffis d'avoir trop pleuré, une migraine lancinante dans le crâne, je comprends que je ne me rendormirai pas. Finalement, je me lève pour aller boire un verre d'eau. La porte de la chambre de Lucas est entrouverte ; il dort en travers de son lit, sa couette tombée au sol. C'est plus fort que moi : je la ramasse et la replace sur lui.

J'entends d'ici Lola me répéter que je devrais arrêter de mater tout le monde et penser un peu plus à moi. J'ai bien envie de lui répondre que je pense à moi, et même tout le temps. Je pense à tout ce qui ne va pas dans ma vie. Pourtant, je suis incapable d'y changer quoi que ce soit.

Le somnifère me fait chanceler, embrouille mes pensées déjà confuses. Je m'assieds devant l'ordinateur, ouvre le moteur de recherche et, de dépit, y tape : « comment changer de vie », ainsi que je l'ai déjà fait à de nombreuses reprises ces derniers temps, sans jamais trouver de réponses pertinentes. Plusieurs propositions apparaissent :

- Tout quitter pour changer de vie
- Changez de vie en boostant votre sexualité
- Changer de vie et réaliser ses rêves

Je clique sur ce troisième lien qui ne s'était encore jamais affiché dans mes résultats de recherche. L'article explique que pour amorcer le changement, il faut utiliser la « loi de l'attraction ». D'abord, visualiser ce que l'on souhaite, dans ses moindres détails. Ensuite, s'imaginer être déjà celui que l'on veut devenir. Puis éprouver d'ores et déjà de la gratitude pour ce bienfait. Cette attitude permettrait de dégager une énergie qui attirerait automatiquement à nous ce que l'on désire.

N'importe quoi ! Comment pourrais-je me réjouir d'être mince alors que ma balance me crie « Allez, plus que trente kilos et on arrive au quintal ! » dès que je lui grimpe dessus ?

De toute façon, c'est bien gentil mais je n'ai aucune idée de ce que je pourrais écrire. Voyons... si je creuse un peu, je dirais que j'aimerais bien avoir un corps de rêve (mais pas envie de faire un régime trop strict), un boulot plus intéressant, voire diriger le service (mais pas envie de faire des heures sup'), un peu plus d'aide à la maison (mais quand j'en parle à Richard, il me regarde comme si je lui demandais de me donner l'un de ses organes).

Je l'entends ronfler d'ici. Après tout, beaucoup de gens doivent supporter les ronflements de leur conjoint. Même Angéline Jolie ne fait sans doute pas exception à la règle avec Brad Pitt. Quoique, non, pas lui. Je ne le vois pas ronfler. Je l'imagine comme dans la publicité pour ce parfum dont j'ai oublié le nom : élégant, mystérieux, charmeur, tendre et fort à la fois.

« Voilà ce qu'il te faudrait, ma grande ! »

— C'est ça, oui. Il me faut Brad Pitt comme mari, dis-je à voix haute.

L'esprit embué par les somnifères, j'ouvre en ricanant ma messagerie électronique et écris :

« Brad Pitt est mon mari, il est beau, charmeur, attentionné, mystérieux, tendre. Et j'en éprouve beaucoup de gratitude. »

Réprimant un bâillement, je m'envoie ce message à moi-même en souriant.

— Voilà, c'est fait, j'ai changé ma vie. Brad sera un mari merveilleux ! Génial. Mais je vais d'abord essayer de dormir un peu. Bonne nuit, tout le monde.

Mojito me répond en grognant. Tant bien que mal, je retrouve le chemin de mon lit et constate, soulagée, que Richard a enfin cessé de ronfler. Aucun souhait stupide ne remplacera une bonne nuit de sommeil !

5

J e sens une caresse dans mon cou. Pas vraiment le genre de Richard...

— Mojito, laisse-moi dormir!

Cette crapule a dû monter sur le lit. Il me caresse le cou avec sa papatte. Une papatte toute douce. Mmm... c'est agréable, finalement.

— Bonjour, mon ange, me dit-il.

Ah, d'accord, je rêve. Mojito n'a pas cette voix de crooner. Je remonte la couette sur mon épaule et me pelotonne dans mon lit en poursuivant mon doux rêve. La papatte de Mojito descend le long de mon cou jusque dans mon décolleté.

J'ouvre les yeux et m'écrie :

— Dégage, Mojito!

Mais ce n'est pas mon toutou aux penchants lubriques qui me fait face.

— Aaaaaahhhhhh!!!

— Bonjour, mon cœur. Qu'est-ce qui se passe?

Un homme visiblement nu me regarde en souriant. Un homme qui n'est, tout aussi visiblement, pas Richard.

— Mais qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous fichez dans mon lit? Où est Richard?